

Les Hommes du jour

Dessin de A. Delannoy

Texte de Flax



a delannoy

Fei. Pol. 213 Maximilien LUCE

DEUXIÈME ANNÉE
13 Mars 1909. — N° 60
10 Centimes

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
38, Quai de l'Hôtel-de-Ville, 38. — PARIS (IV^e)

Le prochain numéro sera consacré à
PAUL DOUMER

MAXIMILIEN LUCE

Mon dieu, oui ! Maximilien Luce. Il nous plaît aujourd'hui de laisser à leurs pitreries les cabotins de la politique, dont nous avons, par malheur, trop souvent l'occasion de nous occuper. Il nous a paru que ce serait assez réconfortant d'aller prendre, dans son atelier, un artiste probe et modeste et de le présenter aux lecteurs. Aussi bien, les *Hommes du Jour* ne sont-ils pas faits pour chanter uniquement la gloire des renégats et des larbins dont la politique et la littérature nous offrent de multiples et si parfaits échantillons.

Il est certain que si nous nous étions préoccupés avant tout des besoins de l'actualité, même en exhibant un peintre, nous eussions pu choisir une renommée plus flamboyante que Luce. Qui peut se flatter, en effet, en dehors des artistes véritables et des lecteurs des hebdomadaires révolutionnaires, de connaître ce peintre des ateliers et du populaire ? Luce n'est pas de ceux à qui la réclame bruyante, le bluff savant ouvrent les portes des lieux officiels. C'est un travailleur désintéressé, aimant son art, ne courant pas au-devant des flatteries et, confiant dans sa force, attendant tranquillement qu'on lui fasse justice. De plus, sa formule d'art, pour avoir triomphé auprès d'une élite, ne s'est pas encore imposée au public de rhinocéros qu'on rencontre d'ordinaire aux vernissages et que distingue une extraordinaire faculté d'incompréhension. Car Luce est, ou plutôt était, ou plutôt encore apparaît un de ceux qu'on a appelés les néo-impressionnistes, avec les Signac, les Cross, les Seurat. Ce qu'on entend par néo-impressionnisme, il ne faudrait pas le demander au public précité, qui range délibérément dans cette catégorie tous les petits jeunes gens maladroits, à peine échappés de l'École et désireux avant tout de se singulariser par d'outrecuidantes productions.

Nous pourrions, certes, tenter de commenter ici le néo-impressionnisme. Oh ! qu'on se rassure ! Nous n'allons pas nous lancer dans des considérations artistiques et étaler des connaissances qui ne sont pas les nôtres, en définissant doctoralement les rapports ou en étudiant minutieusement les techniques diverses et, malgré tout, apparentées des Seurat, des Luce, des Signac. Nous aurions trop peur de bafouiller à la façon dont bafouillent généralement les critiques d'art.

..

Il y a déjà pas mal d'années que les premiers impressionnistes, les Renoir, les Manet, les Pissaro, les Sisley, les Guillaumin, s'inspirant des Turner et des Jongkind, bouleversaient les traditions en honneur dans les académies, substituant à la peinture bitumeuse de l'époque, cette fameuse note claire dont parle abondamment Zola. A leur suite, Edouard Manet, jusqu'alors épris de tâche, d'oppositions de couleurs, nettoyait sa palette, éclairait ses toiles et se jetait dans la bataille. Ce fut une lutte épique qui dura plus de vingt ans. Au début, le public récalcitrant bafouait les novateurs, l'administration leur refusait ses salons. Nul n'osait pénétrer dans leurs expositions particulières, où les gens semblaient redouter de voir resplendir sur les murs la fatidique inscription : Manet, Thécél, Pharès. Peu à peu, cependant, ces artistes audacieux que seul un pur hasard rangea sous la même

appellation d'« impressionnistes », finirent par imposer leurs œuvres et leurs noms.

Alors ce fut le tour des suiveurs. Tous les malins qui avaient commencé par sourire et hausser les épaules, voyant que le succès était décidément de leur côté, se mirent à les pasticher. Tous les indicibles crétins qui sortent chaque année, de l'École, et dont la caractéristique est de ne posséder aucun tempérament, aucune originalité, se mirent à les copier maladroitement et exagérément. Les habiles trouvèrent le moyen de marier l'École et l'impressionnisme. Derrière eux, le bon public, payé en Monets de singe, s'empressa. C'est d'ailleurs généralement ainsi que les choses se passent. Les novateurs sont toujours conspués et ce sont les suiveurs qui récoltent les bénéfices de leurs efforts.

Mais, à côté des fibustiers de l'École, naissait un petit



Dessin
de Luce

groupe de jeunes artistes qui, consciencieusement, étudiaient les maîtres, reprenaient leurs théories et les développaient, apportant leur technique et leur vision particulières. Ceux-là, les Signac, les Seurat, poussèrent encore plus loin que leurs aînés, et par des procédés scientifiques, la décomposition des teintes, la notation scrupuleuse des valeurs, la réalisation des plus subtiles nuances. Ce furent les néo-impressionnistes qui s'acharnaient à travailler pendant que les autres triomphaient. Le peintre dont nous avons à parler aujourd'hui fut l'un de ces ouvriers de beauté et de vérité.

Vient de paraître : La quatrième série des "Hommes du Jour", comprenant les biographies de : MIRBEAU, RODIN, BROUSSE, LOCKROY, VIVIANI, BIÉTRY, DESCAGES, J.-L. BRETON, P. BOURGET, M. ALLARD, ANTOINE, GÉRAULT-RICHARD. — Cette série, soigneusement brochée, 1 fr. 20 ; franco, 1 fr. 35. — On peut se la procurer dans nos bureaux et chez tous les libraires et marchands de journaux.

FIGURES CONTEMPORAINES

Né à Paris, rue Mayet, l'année 1858, Maximilien Luce est le fils d'un ouvrier charron qui devint par la suite employé de préfecture et, pendant quelque temps, fit de la peinture décorative. A l'âge de seize ans, il étudiait la gravure sur bois et commençait à dessiner. Son enfance écoulée au milieu des bruits de la rue, dans ce quartier populaire de la Gaité, parmi son grouillement d'ouvriers, le préparait à comprendre l'âme ardente de ce Paris, qu'il n'a jamais cessé d'aimer et dont il devait fixer les aspects âpres ou attendris sur la toile. Le spectacle du labeur et de la bataille quotidiens frappa vivement sa jeune imagination.

Devenu graveur uniquement pour gagner sa vie, il fréquentait les écoles de dessin du soir, consacrait ses dimanches à dessiner. Dès ses débuts, il fut encouragé par Ulysse Maillart, professeur aux Gobelins, dont il aime à parler, aujourd'hui encore, en termes affectueux et reconnaissants. Peu après, il entra à l'atelier de Carolus Duran. On peut affirmer que l'influence de ce peintre fut absolument nulle. Il est douteux, d'ailleurs, que sur un tempérament comme celui de Luce, une influence quelconque ait pu fortement s'exercer. Luce est surtout un instinctif. En tous cas, on peut compulsurer ses premières études; on n'y trouvera pas trace de Carolus.

Après deux années passées dans l'atelier de Carolus Duran, Luce partit au service militaire et fut caporal au 48^e régiment d'infanterie. De retour, il se donna entièrement à la peinture et, en 1887, exposa pour la première fois des toiles qui furent remarquées. C'étaient des intérieurs d'ouvriers, des coins d'atelier, des échoppes de cordonnier, un portrait de vieille femme, des vues de Paris. Comparées à sa peinture présente, ces toiles étaient un peu noires. Mais bientôt Luce se liait avec Pissaro, Signac et Seurat. La fréquentation de ces artistes eut sur lui une bienfaisante action. Ils se retrouvaient souvent, se communiquaient leurs rêves, leurs désirs, leurs impressions, leur admiration; ils étaient enivrés de couleur et de lumière. De la réunion de ces enthousiastes, naquit l'école néo-impressionniste.

Pourtant il faut considérer que Luce est plutôt en marge des néo-impressionnistes. Certes, dans ses toiles datant de 1889 et 1890, on peut voir qu'il appliquait intégralement les théories de Signac. Mais, par la suite, son instinct reprit le dessus. Les formules des Cross et des Signac, plus rigides, plus formels que lui, le gênaient. Sans se séparer nettement d'eux, il se plaça en dehors. Sans abandonner complètement leur manière, il se laissa aller plus volontiers à sa nature, écoutant davantage son instinct. On peut observer que Cross et Signac sont avant tout des amateurs de la lumière dont les lignes, grandes ou brèves, sont *ascendantes* dans les paysages lumineux, clairs et joyeux, *descendantes* dans les paysages graves, tristes et sombres. Chez Luce, sous la somptuosité de la couleur, on voit surtout la belle masse, la simplification du dessin, le caractère serré.

Luce est surtout connu des révolutionnaires par ses dessins. Ce plébéien, qu'anima l'amour du peuple et qui sut se pencher sur ses souffrances, comprendre ses misères, a longtemps été l'illustrateur du *Père Peinard* et des *Temps Nouveaux*. Compromis lors des attentats anarchistes, il fut arrêté dans la grande fournée qui précéda le procès des Trente et jeté pour deux mois à Mazas. Cela ne l'a troublé en rien. Il est resté le peintre des

travailleurs, qu'il aime violemment. Son œuvre lithographique est consacrée entièrement à l'ouvrier et au monde du travail. Il a vécu dans ce monde, il a compris ses colères et ses haines, il a souffert ses souffrances. Comme l'a dit Emile Verhaeren, ses dessins réclament de la justice et de la pitié, appellent les révoltes.

Avant lui, Constantin Meunier nous avait donné la vision douloureuse de la funèbre région du Borinage. Les forçats de la mine, les serfs des fosses nous étaient apparus dans leur attitude poignante de déformation. Mais



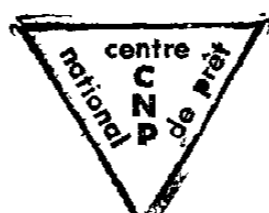
Dessin
de Luce

il manquait à cela le milieu, c'est-à-dire l'atmosphère de là-bas, les mines, les terris fumants. Luce nous a donné ces paysages d'une harmonie triste (violet et or), avec généralement le violet comme dominante. Rien de plus angoissant. Le peintre a fixé sur ces toiles toute la misère, toute la douleur qui planent tragiquement sur cette noire contrée où l'homme disparaît, parmi la fumée, sous le ciel lourd chargé de deuil, dans une désolation infinie.

Il n'y a pas que des paysages aussi âpres dans l'œuvre de Luce. D'autres pages sont moins sombres. On lui doit

"Les Hommes du Jour" : La plus vivante, la mieux faite, la plus intéressante des publications hebdomadaires illustrées. PARAIT TOUS LES SAMEDIS. — En vente partout : kiosques, libraires, gares, métro.

Par 189 213



des vues de la Seine et de la Bièvre, des coins de Paris, bruyants de joie, éclatants de lumière, luisants et s'harmonisant dans le violet. Ici, ce sont de petits jardins échelonnés le long de la Bièvre, d'un vert intense, sous un ciel pâle. Là, c'est Montmartre, en automne, avec un ciel nuageux et épais; puis la Seine, au Pont-Neuf, en plein jour, avec le quai du Louvre, la Belle-Jardinière, Saint-Germain-l'Auxerrois, la foule, les boutiques, tout un grouillement de vie sous un ciel chargé d'orage. La Seine, encore, le soir, au moment où le soleil s'en va et où s'allument les becs de gaz dans le lointain déjà assombri, avec un ciel d'un vert sombre et violacé. Tout cela étrangement évocateur, l'âme même du vieux Paris, ses souvenirs, son histoire, son peuple immense et laborieux. Car Luce est peut-être le peintre qui a su le mieux noter les aspects changeants, multiples, variés de ce Paris où il est né, où il a vécu, rêvé, peiné, dont il a senti battre le cœur contre son cœur; ce Paris mystérieux, méconnu, inexploré, qui recèle des paysages de cauchemar, des oasis de douceur et de fraîcheur; ce Paris qui révèle à celui qui sait l'interroger une formidable et mystérieuse beauté.

* *

Nous parlions tout à l'heure des influences qui ont pu s'exercer sur l'esprit de Luce. En réalité, il n'a pas de maîtres véritables. Mais il a des admirations. Un des peintres qu'il révère particulièrement, c'est Le Poussin, dont il apprécie surtout la belle ordonnance. Nombre de ses contemporains, d'ailleurs, partagent son admiration. Avec Le Poussin, Luce prise surtout Corot. Mais celui qu'il étudie et qu'il aime avec une sorte de passion, c'est l'immortel Daumier. Il est assez difficile cependant de retrouver dans son œuvre la trace de ses admirations, si ce n'est celle de Daumier.

Si l'on cherche dans l'existence de Luce, parmi ses amitiés et ses fréquentations, il faut bien mentionner aussi l'influence du peintre Auguste Lançon. Ce dernier a surtout dessiné des animaux et des épisodes de guerre. Mais il ne faut pas se hâter de l'acoquiner aux Detaille, aux Galléron, aux Chaperon. Les peintres militaires (y compris Dujardin-Beaumetz) sont d'ordinaire de notoires imbéciles, tout juste capables de nous représenter des pioupious carnavalesques. Lançon, lui, part d'un autre point de vue. Ce sont les horreurs de la guerre qui l'inspirent; ces toiles sont toutes d'émotion et de pitié, traitées avec une pâte solide, d'une grande richesse de coloris. Selon Luce, on ne lui a pas rendu suffisamment justice.

Notons encore son amitié avec Magottet, un aquafortiste et peintre de talent, malheureusement un peu oublié aujourd'hui.

Autres détails: une des meilleures toiles de Luce, un paysage de Charleroi; acheté par la ville, dort, depuis des années, dans le magasin d'Auteuil. Un deuxième tableau de lui: *Une rue de Paris en mai 1871*; acheté par un amateur et offert à la ville, a été refusé par la commission des Beaux-Arts. Refus profondément imbécile. Ce tableau n'avait rien de politique, ne manifestait aucune tendance, et, d'ailleurs, même dans ce cas, on devait avant tout se préoccuper de sa valeur artistique. Mais ce serait perdre son temps que de récriminer contre la commission des Beaux-Arts.

Pendant que nous y sommes, rappelons que sept dessins de Seurat ont été offerts au Luxembourg par Pissaro et n'ont jamais été exposés. Qui pourrait nous dire ce que sont devenus ces dessins?

* *

Revenons à Luce. Après avoir peint les bords de la Seine, les quais et les rues de Paris, les « Notre-Dame »; les ateliers et les intérieurs d'ouvriers; après avoir évoqué les paysages désolés et angoissants de la région des mines, le peintre s'en est allé en Hollande, a visité Rotterdam et nous en a rapporté des toiles qui comptent peut-être parmi ses meilleures. Du pays de Rembrandt et de Van Gogh, il est revenu avec des peintures où son talent s'affirme en pleine maturité. Là encore, il a su voir et noter avant tout le formidable effort humain, les embaras et le fourmillement du port, la foule des matelots et des débardeurs, les cheminées fumantes des vaisseaux, la mer étincelant, le soir, des mille lumières des quais. C'est encore l'épopée sombre du travail et de l'activité douloureuse des hommes, sous des ciels chevauchés de nuages lourds, écrasants, avec des cheminées, des grues, des bateaux monstrueux qui prennent des formes d'animaux fantastiques, d'êtres apocalyptiques, toute la Hollande qui souffre, travaille, gémit, sue, halète est fixée inoubliablement sur ces toiles.

* *

Tel est l'artiste. Mais on ne saurait dire justement son art et ses œuvres. Il faut être placé devant ses toiles pour le sentir et l'aimer.

On lui a reproché l'exagération de ses couleurs et l'abus du violet dans ses ombres. C'est que Luce a sa vision bien personnelle et ses yeux savent découvrir dans la nature des tonalités que les yeux moins experts des autres n'y sauraient trouver. D'ailleurs, il a prouvé maintes fois qu'il pouvait à son gré représenter la gaieté du printemps et du soleil; on a de lui des baigneurs exquis dans des cadres de verdure, sous des ciels légers — « joyeusement respirables », dirait Mirbeau, — qui nous éloignent des gammes sauvages et violacées des paysages de Charleroi. Notons aussi ses essais décoratifs, ses scènes de Buffalo, avec ses Indiens mouvementés et resplendissants.

Comment un tel peintre n'est-il pas plus connu? Comment son nom n'est-il pas répété par toutes les lèvres? C'est que, nous l'avons dit, Luce est un modeste et un probe. Il ignore la réclame et ne désire que la paix, le calme du travail. Il n'y a qu'à contempler son rude visage de plébéien, où l'on démêle à la fois du Zola et du Vallès, et peut-être aussi un peu du Verlaine par un certain côté de rêve et de douceur, pour comprendre à quel robuste ouvrier on a affaire, un de ces ouvriers, tel qu'il les a montrés dans ses dessins et dans ses toiles, avec les mêmes aspirations, les mêmes haines, les mêmes révoltes. Que voulez-vous qu'un tel homme aille faire dans les salons et les milieux officiels, où l'on dispense une gloire bruyante et éphémère.

Goûté par une élite, Luce comptera avant peu parmi les meilleurs peintres de notre époque. Ce sera l'orgueil des *Hommes du jour* d'avoir pu, avant la consécration définitive, dire timidement son admiration et son amour pour le consciencieux et puissant artiste.



Comment ils se jugent ⁽¹⁾

Ce que pensait M. Viviani de la police et de son Préfet

Au bagné!

Ce n'est pas la démission du bandit Lozé qu'il nous faut. Ce n'est pas même sa révocation. M. Lozé en cour d'assises ET EN ROUTE POUR LE BAGNE !

(Petite République, 6 juillet 1893.)

Les assassins de la Préfecture

... C'est la police qui trouble l'ordre au lieu de le maintenir. C'est dans ses rangs, à la préfecture, que se rencontrent des assassins.

Il faut un châtement.

(Petite République, 21 juin 1893.)

* *

Mais, si malgré tout ces faits inouïs se reproduisent, si le gouvernement ne peut pas arrêter les fureurs de ces meutes déchaînées qui s'appellent les brigades centrales, si, en plein Paris, la vie du citoyen doit être mise en péril, chacun sait ce qu'il doit faire. La force appelle la force. Tout le monde avisera à se défendre contre les assassins en livrée que paie la Préfecture.

(Petite République, 4 juillet 1893.)

* *

Si le ministre garde son inertie habituelle et laisse faire, comme nous le disions hier, aux honnêtes gens d'aviser. On ne peut cependant tout permettre aux bandits de la Préfecture.

(Petite République, 5 juillet 1893.)

Défendez-vous !

C'est un cri de colère qui monte de Paris depuis deux jours. C'est un cri d'horreur...

... Et pourquoi ces ignobles tueries ?

Parce que M. Dupuy ne veut pas, dans son entêtement d'Auvergnat, mettre un nouveau fonctionnaire à la place du drôle immonde qui trône à la préfecture entre des bouteilles vides !... Les citoyens les plus paisibles n'ont qu'un devoir : se défendre !... Dans une société organisée, M. Lozé paierait de sa personne de pareils meurtres.

(Petite République, 4 juillet 1893.)

* *

... Si les députés donnent raison à Lozé, les crimes vont continuer. Veut-on voir Paris en état d'insurrection ?

(Petite République, 6 juillet 1893.)

Comment M. Viviani jugeait M. Constans

... Bien entendu, la photographie du maître resplendit à la première page, au-dessus de ces dithyrambes. Au fond, d'ailleurs, nous sommes certains que M. Constans est trop modeste pour permettre qu'on promène ainsi et partout

son portrait. Ce n'est pas lui qui le donne. Seulement, l'honorable docteur Bertillon ferait bien de garder pour la justice les épreuves qu'il tire du service anthropométrique.

(Petite République, 20 juin 1893.)

* *

... Ce n'est pas en Italie que doit aller M. Constans, ni même en Espagne, où il a laissé de vivants souvenirs. Ce n'est pas davantage dans l'île britannique. — C'est dans une autre île, que nous nous abstenons de désigner.

(Petite République, 2 mai 1893.)

* *

On sait que M. Constans a été nommé président de la commission de l'Algérie...

... Il faut là-bas un honnête homme.

On enverra M. Constans. C'est peu.

(Petite République, 6 mai 1893.)

Sur quelques autres

M. Yves Guyot en prison

M. Y. Guyot a eu sa maison gardée par quatre agents. Judas — qui ne veut pas se pendre — craignait pour sa vie.

On aurait dit, en passant dans la rue, que M. Yves Guyot habitait une prison.

Mais pourquoi quatre agents ?

Deux gendarmes eussent suffi.

(R. V., Petite République, 22 juillet 1893.)

Burdeau flétrit Rouvier

... Rouvier trouve Burdeau indigne. Et Burdeau trouve indigne Rouvier.

Lequel a raison ?...

(Petite République, 1^{er} juin 1893.)

Sur un ami intime de Clemenceau

L'international et véreux financier, qui a nom Cornélius Herz, vient d'être arrêté...

(Petite République, 23 janvier 1893.)

Sur les Sénateurs

... C'est au Sénat que s'assemblent les défenseurs attitrés de la Haute Banque, des privilèges, des monopoles, des hontes, des scandales, des abominations de la société actuelle. Très naturellement, ces gens-là nous verrouillent la porte... On l'enfoncera bien comme les autres, et pour faire la maison vide et la place nette !

(Petite République, 9 janvier 1894.)

* *

En vérité, cela dépasse l'imagination. Ces vieillards, dégoûtants de malpropretés morales et physiques, n'ont plus aucun sens humain. Ils sont marqués pour le cabanon.

GÉRAULT-RICHARD.

(Petite République, 23 avril 1896.)

(1) Voir le numéro 58 des *Hommes du Jour*.



DE TOUT UN PEU

Raoul Mayence

UN hasard nous met entre les mains le premier numéro d'une petite feuille bi-mensuelle : *Le Cri de Nice*, directeur Raoul Mayence.

Raoul Mayence ! Un nom aujourd'hui oublié, mais qui tint, il y a quelque dix ans, une large place dans les préoccupations du monde révolutionnaire.

L'homme qui le porte peut se vanter d'avoir accumulé sur lui plus de haines et de colères en deux ou trois années de vie militante que le dernier des coquins en toute une existence.

C'est vers l'année 1896 que Mayence débarquait à Paris, venant de Bordeaux. C'était, à cette époque, un grand garçon presque imberbe, grand et mince, dont l'allure décelait davantage la timidité que le « culot » qui, un peu plus tard, devait le distinguer. Il fut très visiblement influencé par Barrès duquel il avait adopté la coiffure, le débit monotone et comme désabusé, et la phrase confuse. Au demeurant, Mayence, intelligence vive, nature sensible, était un compagnon agréable, voire séduisant.

* *

Six mois après, nul n'eût osé se prétendre son camarade.

Mayence, associé à un certain Otto, dont quelques-uns de nos lecteurs ont dû garder le souvenir, fondait *Le Rifflard*, organe individualiste-libertaire. Sont-ce les campagnes à scandale que Mayence et Otto y menèrent ? Sont-ce les plaisanteries et les critiques irrévérencieuses qu'ils dirigèrent contre les théories communistes et les militants anarchistes qui leur valurent à tous deux d'être frappés de suspicion ? Nous l'ignorons. Toujours est-il qu'aux yeux de la majorité de leurs coreligionnaires, Mayence et Otto passèrent pour des maîtres-chanteurs. L'accusation de policiers fut également lancée sans, d'ailleurs, que la preuve en ait jamais été faite.

Mayence riait de tout, et son plus vif plaisir était d'embêter quelqu'un. Le but de sa vie était de « monter un bateau ». Il se vantait d'avoir fait marcher la Préfecture de police à laquelle il dénonçait des affaires abracadabrantes que là-bas on prenait au sérieux. Faut-il voir là l'origine de l'accusation portée contre Mayence ?... En ce cas, c'est lui qui l'aurait voulu.

* *

Le Rifflard disparu, Mayence fonde, toujours avec Otto, *Le Révolutionnaire*. Ce journal, qui eut vingt numéros, était uniquement dirigé contre les anarchistes connus qui prirent part à la campagne dreyfusiste. Les articles sont d'ignobles attaques contre les propagandistes libertaires. Les principales « têtes de turc » du *Révolutionnaire* étaient Sébastien Faure, Malato, Grave, Mécislas Golberg. Ce journal mit le comble aux colères des anarchistes. Ce fut, dès lors, entre ces derniers et les rédacteurs du *Révolutionnaire* une lutte sans merci.

Mayence et Otto ne sortaient plus qu'armés, toujours prêts à défendre leur vie qu'on disait et qui était, en effet, menacée.

Mayence et Otto s'enrôlent un jour dans la compagnie de Jules Guérin. Le Fort Chabrol les compte parmi ses défenseurs.

Il paraît que les deux sceptiques cette fois se laissèrent prendre. Mayence et Otto conseillaient une sortie armée. Mais Guérin ne fut pas de cet avis et traita avec le préfet de police la capitulation.

Mayence n'a jamais pardonné à Guérin ce qu'il appelle « une trahison ». Guérin l'avait fait marcher. C'était évidemment vexant pour une fois qu'il prenait quelque chose au sérieux.

* *

Tel est l'homme que nous retrouvons directeur du *Cri de Nice*. Raoul Mayence semble avoir « involué ». Son journal proclame appartenir au « seul avouable parti de la loyauté sociale » et ne vouloir vivre que « par l'ordre et par le droit ».

Cette déclaration désarmera jusqu'aux plus mortels ennemis de l'ancien disciple de Barrès...

Une fâcheuse coquille

NOTRE dernier écho sur Maurice Le Blond a pu prêter à l'équivoque. Un mot, un simple mot, oublié par les typos, a changé complètement le sens d'une phrase, laquelle s'appliquait au joyeux sous-préfet et à lui seul.

Parlant du futur rejeton de Maurice Le Blond, nous avons écrit, entre parenthèses : (qu'il reconnaitra CELUI-LA, quoique...) Le mot CELUI-LA manquant, a pu faire croire à une insinuation touchant M^{me} Zola-Leblond, qui était loin de notre pensée.

Ici nous ne sommes pas au *Cri de Paris* et nous ne nous occupons pas des femmes (mariées ou non) de nos adversaires — pas plus de ceux qui sont libres que de ceux qui sont en prison. Nous nous excusons donc d'une goujaterie involontaire. Dans la phrase mal venue, c'était de M. Le Blond, ex-prophète de l'archange de Bouhélier, larbin et sous-préfet de Clemenceau, qu'il était question, — de M. Le Blond et rien que de M. Le Blond.

Nos pronostics

NOUS annonçons, samedi dernier, le succès certain, foudroyant du candidat Renaudel. Il nous faut reconnaître aujourd'hui que nous nous étions mis le doigt dans l'œil. Ce n'est pas que cela nous amuse, mais comme les lecteurs se sont certainement aperçus de la gaffe, autant avouer simplement que nous n'avons pas vu très clair dans cette affaire.

Ça nous apprendra à nous mêler des choses électorales et à nous occuper de ce qui ne nous regarde pas.

Au jeu des élections, c'est un peu comme aux champs de courses. On croit toujours mettre sur le gagnant. On est à peu près sûr d'avoir le bon tuyau. Puis, au dernier moment, patatras ! voilà le candidat, c'est-à-dire le cheval, qui s'étale les quatre fers en l'air.

Que celui qui n'a jamais perdu aux courses nous jette le premier bulletin de vote qui a fait élire Petin-le-Bref.

* *

Nous espérons que nos lecteurs nous sauront gré de reconnaître franchement nos erreurs.

Qui nous empêchait, en effet, d'écrire cette semaine :

« Les premiers, de toute la presse, nous avons annoncé le succès certain de M. Petin, candidat nationaliste. Nos renseignements nous permettaient d'affirmer l'écrasement de l'unifié Renaudel. On peut voir aujourd'hui combien justes étaient nos prévisions. Les lecteurs peuvent juger de la sûreté de nos informations, etc., etc... »

Malheureusement, les quelques scrupules qui nous restent nous ont interdit cette opération. C'est peut-être un tort...



Exposition Clément Faller

Depuis quelque dix ans, les expositions rétrospectives se succèdent sans interruption. Nous ne nous en plaignons pas, car ces expositions nous permettent d'admirer, pendant quelques semaines, des œuvres que le temps dispersera peut-être à jamais dans les musées et les collections particulières.

Nous retirons de ces manifestations un enseignement profitable; elles nous apportent, en outre, de précieux renseignements sur les artistes disparus; elles contribuent souvent à éclairer pleinement la physionomie et les œuvres d'hommes que nous ne connaissions qu'imparfaitement. Elles restituent aussi à de grands parias, qu'une époque injuste ou mal informée laissa végéter misérablement dans l'ombre et l'isolement, la part de gloire qui leur est due.

Grâce aux expositions rétrospectives, nous sommes moins ingrats que par le Passé envers nos devanciers, car nous avons appris à les mieux connaître et à les mieux aimer; nous savons enfin combien est grande l'étendue des conquêtes dont nous leur sommes redevables.

Mais le souvenir des grands morts et la consécration — toujours tardive, hélas! — rendue à leur œuvre ne doivent pas nous faire perdre de vue le Présent, et il ne faut pas, surtout que l'œuvre de *justice rétrospective* s'accomplisse au détriment des artistes de ce temps.

Le zèle infatigable dépensé par certains artistes, certains critiques d'art, et aussi par certains marchands de tableaux d'aujourd'hui, à dessein de réparer les injustices d'hier, est bien fait pour induire en erreur les personnes qui suivent avec intérêt le mouvement d'art, mais ne peuvent l'apprécier que très superficiellement.

Nous n'avons pas su encore profiter de la leçon du Passé. Nous nous payons toujours de mots.

Notre époque ressemble exactement aux époques précédentes; la plupart des hommes d'aujourd'hui s'ingénient à

reproduire, de point en point, les gestes de leurs prédécesseurs. Lorsqu'ils ont couvert de lauriers la dépouille glorieuse d'une victime de leurs aïeux, ils se croient dispensés d'être justes envers leurs contemporains.

Nous savons, certes, que la justice des hommes a des limites. Mais enfin, dans l'intérêt même des œuvres et des hommes, nous voudrions que la comédie grotesque cessât, et que ceux qui ont la prétention de s'intéresser à l'Art, au grand Art, fussent enfin capables d'apprécier la valeur des hommes de leur temps.

S'il en était ainsi, nous éviterions à nos descendants la tâche pénible des consécration posthumes.

Si la nocivité du temps n'attaque que très faiblement les œuvres d'artistes qui furent, à leur époque, des exceptions géniales; il est d'autres œuvres qui, tirées de la poussière sous laquelle elles sommeillaient, apparaissent flétries, lugubres, au jour blafard de l'exhumation.

Que penseriez-vous d'un homme qui, après vous avoir présenté une personne caduque, quasi-centenaire, vous dirait: « Elle naquit en 1815. De 1830 à 1840, elle brilla dans tout l'éclat de sa jeunesse. Mais, délicate, réservée, moins affriolante et peut-être moins savante que les jolies filles de son âge, elle vécut isolée et ignora les adulations des jeunes hommes de sa génération; nul ne la courtisa. Aimez-la avant qu'elle sombre irrémédiablement dans l'oubli!... »

M. André Girodie nous apprend que: « Louis-Clément Faller naquit à Habsheim (Alsace), le 1^{er} juin 1819, et mourut à Paris, le 27 février 1901.

« En 1841, il entra dans l'atelier de Paul Delaroche, qu'il quitta bientôt pour celui de Delacroix.

« De 1848 à 1858, il travaille successivement à Saint-Louis et à New-York; dans cette dernière ville, il *enseigne l'art français* régénéré par Delacroix et les maîtres de 1830.

« De 1859 à 1863, il est en Alsace. Il se fixe ensuite à Orsay, dans la vallée de Chevreuse, expose aux Salons de 1865 et 1869 et s'élançait enfin jusqu'à sa mort dans les sentiers encore incertains des tendances modernes.

« Isolé, morose, il réalise alors ses rêves d'harmoniste avec ténacité, pour lui seul. Véritable esprit rhénan, il recherche, dans une *nature transsubstantiée la triade de ses états d'âme.* »

M. Girodie voit en Faller un précurseur hardi de Claude Monet et Pissarro. C'est quelque peu excessif. Mais enfin, quel est le critique d'art qui n'a pas découvert un génie inconnu?...

Il y a parmi les cent cinquante œuvres de Faller, exposées chez Bernheim (25, boulevard de la Madeleine), des tableaux et des croquis qui ne dépareraient pas une exposition d'œuvres de Corot, Rousseau, Diaz, Jules Dupré, Daubigny, etc... Contemporain de ces artistes, Faller paraît avoir successivement subi leur influence et n'avoir joué à côté d'eux qu'un rôle effacé.

Tant pis si les hommes de la génération de Faller n'ont pas su jouir de son œuvre, alors qu'il en était temps encore! Aujourd'hui, malheureusement, nous ne pouvons partager l'enthousiasme de M. André Girodie.

M. R.

“ HOMMES DU JOUR ” PARUS

1^{re} série. — Clemenceau, Hervé, Jaurès, Drumont, Picquart, Fallières, Rochefort, Guesde, Déroulède, Combes, Rochette, d'Amade.

2^e série. — Brisson, Yvetot, Lépine, Sembat, Bunau-Varilla, Sébastien Faure, Barrès, R. Bérenger, Vaillant, Paul Deschanel, Pelletan, Jean Grave.

3^e série. — Delcassé, Briand, Pouget, Maujan, J. Reinach, Richepin, S. Pichon, Coutant (d'Ivry), Rouvier, Claretie, Allemane, Millerand.

4^e série. — Mirbeau, Rodin, Brousse, Lockroy, Viviani, Biétry, Descaves, J.-L. Breton, P. Bourget, M. Allard, Antoine, Gérauld-Richard.

Chaque numéro, 0 fr. 10; chaque série, 1 fr. 20, franco, 1 fr. 30. Les séries 1, 2, 3 et 4 sont brochées.

On peut également se procurer chaque numéro ainsi que les séries en les demandant à son marchand de journaux ou libraire habituel qui sera

les quarante-huit heures pour Paris, trois ou quatre jours pour la province et l'étranger, doit fournir les numéros demandés en s'adressant à son commissionnaire habituel: Hachette, Petit Journal, Grasset à Lyon; Petit Marseillais, Déchenne à Bruxelles, etc.



SERVICE DE LIBRAIRIE

Toute commande doit être accompagnée de son montant (mandats ou bons ou timbres de poste). Nous fournissons tous les ouvrages, quels qu'ils soient, autres que ceux marqués sur notre catalogue.

Adresser tout ce qui concerne le service de Librairie à HENRI FABRE, 38, Quai de l'Hôtel-de-Ville, Paris.

André Morizet. De l'Incohérence à l'Assassinat! L'exemplaire, 0 fr. 10. Franco, 0 fr. 15.

V. Méric. Propos d'autrefois (Opinions subversives de M. Clemenceau). Prix, 0 fr. 15. Franco, 0 fr. 20.

V. Méric. Les Hommes de la Révolution (Marat, Desmoulins, Babeuf). 3 vol., 0 fr. 60 chaque, les 3, 1 fr. 75 franco

Maxime Gorky. Les Maîtres du monde (illustrations de A. Delannoy). Prix, 1 franc. Franco, 1 fr. 10

Lacotte. Nos Seigneurs républicains. Un vol. in-18, 3 francs. Franco, 3 fr. 25

Éditions de "PAGES LIBRES"

Pierre Brizon. L'Apprentissage. Un vol. in-18 2 fr. 50. Franco, 2 fr. 65.

Brenn. Les Rebelles. Un vol. in-18 2 francs. Franco, 2 fr. 10

Edouard Droz. P.-J. Proudhon (1809-1865). Un vol. in-18, 3 francs. Franco, 3 fr. 15

Georges Sorel. Réflexions sur la violence. Un vol. in-8, 5 francs. Franco, 5 fr. 15

OUVRAGES D'HYGIÈNE SEXUELLE

Moyens d'éviter les grandes familles, traduction de la brochure publiée par la Ligue Néomalthusienne Néerlandaise. Prix, 0 fr. 30 ; franco, 0 fr. 35.

Génération consciente, par Franck Sutor, nombreuses figures anatomiques. Prix, 0 fr. 60 ; franco, 0 fr. 65.

La Préservation sexuelle, par le D^r A.-B. de Liptay, 28 figures. Prix, 0 fr. 75 ; franco, 0 fr. 80.

Bréviaire de la femme enceinte, par le D^r A.-B. de Liptay. Etude sur les procédés d'avortement naturel, médical et illégal. Nouvelle édition revue et augmentée, 100 figures dans le texte. Prix, 4 francs ; franco, 4 fr. 50.

Prophylaxie sexuelle ou l'Amour prévoyant, causerie médicale sur la préservation et les préservatifs, nombreuses gravures, par le D^r A.-B. de Liptay. Prix, 4 francs ; franco, 4 fr. 50.

PRIMES AUX ABONNÉS

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les avantages que nous offrons à nos abonnés.

Gratuitement, nous donnons aux abonnés d'un an DEUX VOLUMES vendus en librairie 3 fr. 50.

A ceux de 6 mois, UN VOLUME.

Il suffit de joindre 0 fr. 25 par volume pour le port, au montant de l'abonnement.

Les abonnements peuvent partir de n'importe quel numéro paru.

1 an (6 francs) : deux volumes à choisir dans la liste ci-dessous (Occasions) ;

6 mois (3 francs) : un volume au choix ;

3 mois (1 fr. 50) : 12 cartes postales Les Hommes du Jour.

OCCASIONS

VOLUMES VENDUS EN LIBRAIRIE 3 fr. 50 et laissés à 1 franc chaque pris dans nos bureaux 1 fr. 25 franco.

Les six volumes, 6 fr. 60 franco gare.

Emile de Saint-Auban, L'Idée sociale au Théâtre.

Darien, La Belle France.

Bernard Lazare, Le Miroir des Légendes.

Henri de Bruchard, La Fausse Gloire.

Lucien Descaves, La Colonne.

— Les Emmurés.

— Soupes.

Henri Fèvre, Galafieu.

Ernest Gégout, Jésus.

J.-W. Bienstock, Tolstoï et les Doukobors.

Christian Cornélissen, En marche vers une société nouvelle.

Hamon, Le Socialisme au Congrès de Londres.

Henri Dagan, Superstitions politiques et phénomènes sociaux.

J.-C. Spence, traduction par Alfred Naquet, L'Aurore de la Civilisation.

D^r Jean Darricarrère, Au Pays de la Fièvre.

Hamon, La France sociale et politique.

G. Lhermitte, Le Sabre et la Loi.

Alfred Naquet, L'Humanité et la Patrie.

Gustave Nercy, La Future Débâcle.

Georges Clemenceau, Des Juges.

— La Honte.

— Justice militaire.

H.-G. Ibels, Allons-y.

Séverine, Vers la Lumière.

— Note d'une Frondeuse.

— En Marche.

Jean Ajalbert, Quelques dessous du procès de Rennes.

Paul Brulat, Violence et Raison.

Brieux, L'Armature, pièce.

M.-C. Poinsot, Littérature sociale.

Camille Pert, La Camarade.

— Les Florifères.

— Leur Egale.

— En Anarchie.

Pierre Veber, Les Couches profondes.

Henry Bauer, De la Vie et du Rêve.

— Idée et Réalité.

J. de la Hire, Maîtresse de Roy.

— La Torera.

Pierre Louys, Scènes de Courtisanes.

A Cim, Bas bleus.

Marc Stéphane, Sous le Ciel.

Molinari, Les Clubs rouges de Paris.

— Mouvement socialiste.

Psichari, La Croyante.

Henri Varennes, De Ravachol à Caserio (Notes et documents).

Le Gérant : Ernest REYNAUD.

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE
Téléphone 32, rue Hermand-Daix
32 Villeneuve-Saint-Georges



PORTRAITS D'HIER

Pour paraître
15 Mars.

Études sur la vie, les œuvres, l'influence, des grands morts de notre temps.

Le 1^{er} et le 15 de chaque mois.
En vente partout,
kiosques, libr., gares, métro.
Retenez le premier Numéro
chez votre libraire.

Comité de Rédaction

Elie FAURE Paul CORNU
Victor MERIC François CRUCY
Gustave HERVÉ Francis JOURDAIN
Georges PIOCH Miguel ALMEREYDA
Léon WERTH Gaston SYFFERT
Maurice ROBIN Manuel DEVALDÈS
René de MARMANDE Amédée DUNOIS
Paul SIGNAC A. DELANNOY
L. et M. BONNEFF Hubert LAGARDELLE

Personnages dont la vie et l'œuvre seront étudiés, analysés :

EMILE ZOLA
PUVIS DE CHAVANNES
ELISÉE RECLUS
BEETHOVEN
LÉON GAMBETTA
H. DE BALZAC
JULES VALLÈS, MANET, BLANQUI, ETC.

KARL MARX
BAUDELAIRE
DAUMIER
BAKOUNINE
IBSEN
MICHELET

Peintres, littérateurs, théoriciens, savants, musiciens, hommes politiques et hommes d'action ; maîtres illustres consacrés par la renommée ; gloires plus obscures dont la notoriété ne dépassera jamais le cercle d'une élite mais dont l'influence fut néanmoins prépondérante ; en un mot, tous ceux de nos aînés qui ont suscité les grands mouvements d'idées de la fin du XIX^e siècle et du commencement du XX^e ou enrichi d'un joyau le domaine de l'Art prendront place dans "Portraits d'Hier".

Le premier Numéro qui paraîtra le 15 mars sera consacré à

EMILE ZOLA

Illustrations de VALLOTTON, MANET, etc.

Chaque Numéro formant une élégante plaquette illustrée de 32 pages

0.25

Adresser tout ce qui concerne "PORTRAITS D'HIER", à Henri FABRE, 38, Quai de l'Hôtel-de-Ville, Paris.

ABONNEMENTS	France	Etranger
Un an (24 N ^{os})....	6. »	8. »
Six mois (12 N ^{os})..	3. »	4. »
Trois mois (6 N ^{os})	1.50	2. »